

L'appartement était désert, le vieux chat que j'avais consigné de garder dans la cuisine ou le couloir à cause des poils qu'il répandait à son passage me regardait avec appréhension pour ne pas dire hostilité croissante, ce que je comprenais dès lors que nul autre que lui, l'ami de mon enfance et sa compagne n'étaient plus venus habiter là depuis qu'il y vivait, survivant, lui, à sa propriétaire, la mère décédée de cet ami voilà cinq ans, et déjà vieux chez elle, et qu'il y régnait donc sur le rebord d'une fenêtre comme un chef indien dans sa réserve, couverture sur les épaules, longue pipe aux lèvres, dérangé dans sa mort par quelques jeunes alcoolisés qui chercheraient querelle à dieu sait qui, – moi, j'étais juste là chez moi, ou ce, du moins, qu'en théorie je devais penser l'être, possédant un grand appartement dans cette ville d'où ma famille était originaire, et pas qu'originaire mais d'où chaque instant d'éveil, bribe de vie, mémoire des sens avaient, quoique j'en dise, pris

racine au tout début, et même avant,
comme si c'était là et nulle part
ailleurs que je pouvais m'imaginer
une existence à l'intérieur du monde,
quelque chose d'un tant soit peu normal,
avec, évidemment, une autre langue
que celle qui était la mienne tous
les jours, celle de l'existence même,
si ce n'est que, très loin, dans ma première
enfance, elle était autre, et la musique
en est restée, les rythmes, pas les mots –
les mots aussi, bien sûr, mais la musique
d'abord, une musique abstraite, allez savoir
comment décrire ce qui reste d'une
langue lorsque la langue année après
année s'enkyste parce que le seul
usage est intérieur ou de mémoire
et que la langue dite maternelle
devient la langue du vieillissement
et comme son fantôme en devenir –